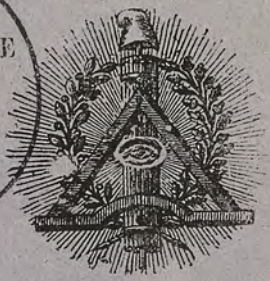
57

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1197



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU





LE POSTE EVACUÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR J. M. DESCHAMPS.

Représentée sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 Pluviose, l'an deuxième de la République Française, une et indivisible.

PRIX : trente sols, avec la Musique.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A PARIS,

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

AN Deuxième.

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
GEORGES, paysan.	*Bourgeois.*
BABET, sa fille.	*Lescot.*
MATHURINE.	*Bodin.*
GUILLAUME,	*Saucède.*
LATERREUR, maréchal-des-logis, Français.	*Duchaume!*
FELIX, jeune sergent Français, amant de Babet.	*Henry.*
DUVAL, juge, autre amant de Babet.	*Chapelle.*
SOLDATS ENNEMIS.	
UN CAPORAL.	*Felix.*
ALBERT.	*Carpentier.*
FREDERIC.	*Vertpré.*
JEAN.	*Clairville.*
PLUSIEURS SOLDATS.	

La Scène est dans un Village Etranger, voisin des frontières de France.

LE POSTE ÉVACUÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

On voit, sur un des côtés de la Scène, la maison de Georges ; vis-à-vis la maison, une grange. Dans le fond du Théâtre un poteau. (Il est nuit.)

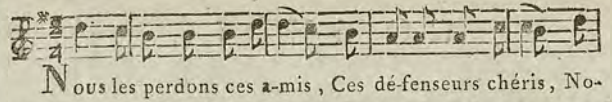
SCENE PREMIERE.

GEORGES, GUILLAUME, BABET, MATHURINE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

GEORGES, *à voix basse, et rassemblant les paysans autour de lui.*

NON, mes enfans, quoique nous soyons étrangers, les Français nous traitaient en frères, et ce n'est point par mépris pour nous, mais par des raisons que je ne savons pas, par l'ordre du général qu'ils ont aujourd'hui quitté ce poste voisin de leurs frontières.

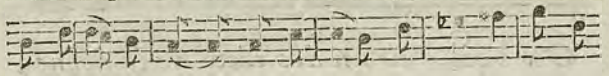
CHŒUR.



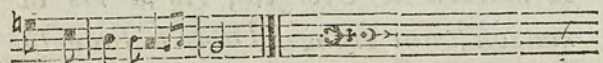
Nous les perdons ces a-mis, Ces dé-fenseurs chéris, No-



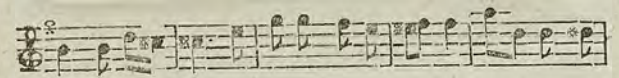
tre vil-la-ge fen-tre dans l'es-cla-va-ge, Les biens de la



liberté, Le bon-heur, la gaî-té, Tout de ces lieux, dis-



pa-raît a-vec eux. *GEORGES & MATHURINE.*



I-ci crois-sait l'ar-bre des pa-tri-o-tes, Mais les des-



po-tes l'ont détruit à nos yeux, Mais les des-potes l'ont



dé-truit à nos yeux.

CHŒUR.

Nous les perdons ces amis, etc.

GUILLAUME.

V'la déjà que nos maîtres qui avaient fui, reviennent ici en foule.

MATHURINE.

Ce n'est plus qu'à la faveur des ténèbres que j'osons nous parer encore des couleurs qui nous étaient chères.

GUILLAUME.

On ne nous pardonne pas, sur-tout, d'avoir demandé à faire partie de la France.

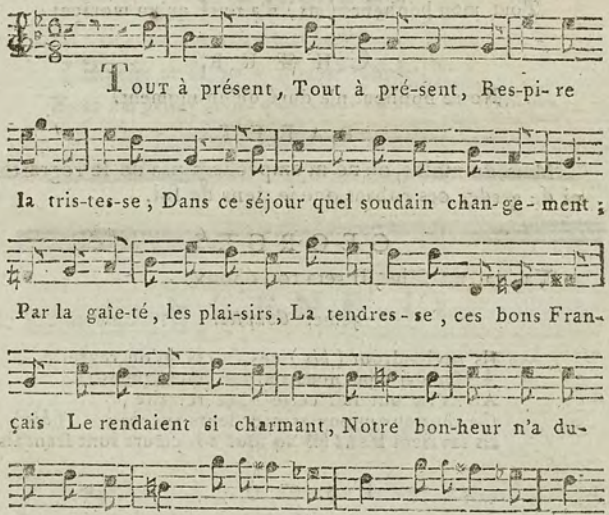
GEORGES.

Il n'y a pas jusqu'à Duval, notre juge, qui ne se hâte de rentrer dans ses fonctions, et de me reparler encore de ma petite Babet, (*Babet soupire.*) parce qu'il sait que j'avons un procès qui dépend de lui.

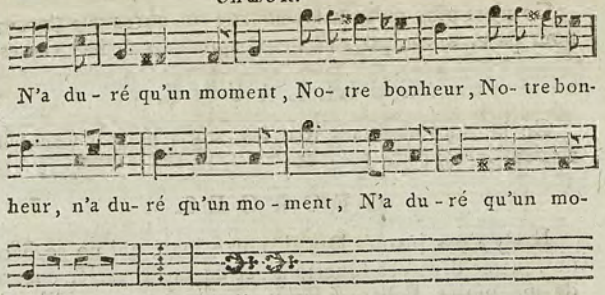
UNE JEUNE FILLE.

Par-tout, ici, je ne vois plus que de la tristesse depuis le départ des Français.

LES JEUNES FILLES, *en chœur.*



CHŒUR.



BABET.

2ème. *Couplet.*

Et moi, mes sœurs, (*bis*) comment sécher mes larmes !
Mon cher Felix est bien loin à présent....
Le tendre hymen, de ses nœuds pleins de charmes,
Allait m'unir au plus fidèle amant.... (*bis*)
Tout mon bonheur (*bis*) n'a duré qu'un moment.

CHŒUR.

Notre bonheur n'a duré qu'un moment.

BABET.

Mais, du moins, on ne m'empêchera pas de le regretter ni de garder ces rubans que je tiens de lui.

GEORGES.

Va, va, ma fille, il sera ton époux.

3ème. *Couplet.*

Ils reviendront (*bis*) ces frères qu'on regrette,
Auraient-ils pû nous quitter pour jamais !
Ah ! s'ils ont fait cette libre retraite,
Ce fût pour mieux assurer leurs succès ; (*bis*)
Ils savaient bien (*bis*) q'tous nos cœurs sont français.

CHŒUR.

Q'tous nos cœurs sont français.

GEORGES.

Mes enfans, c'est ici que j'avions planté l'arbre sacré, il n'est plus ; mais c'est encore ici que, demain, dès la pointe du jour, avant de reprendre leurs travaux, tous les bons habitans doivent se réunir pour offrir une dernière fois leurs vœux à la liberté.

LE CHŒUR.

Nous y viendrons tous.

GEORGES.

Mes amis, en vous retirant, tâchez d'avoir des nouvelles de ce brave Laterreur, qui, en assurant la retraite des malades, a été surpris, dit-on, par quelques ennemis.

GUILLAUME.

On assure qu'il en a tué deux, et qu'il a échappé aux autres.

GEORGES.

Oh ! s'il avait besoin de secours.....

(*Reprise de la fin du dernier couplet.*)

Nous lui prouv'rons q'tous nos cœurs sont français.

Le Chœur répète en s'en allant.

Nous lui prouv'rons q'tous nos cœurs sont français.

SCENE II.

GEORGES, BABET.

GEORGES.

RENTRONS, ma fille; en attendant l'heure convenue; je vais tâcher de reposer.

BABET.

Je ne pourrai, moi, que pleurer l'absence de mon amant.

GEORGES.

Ce vieux Duval, qui s'obstine à t'aimer, devait venir ce soir me parler de mon procès. Mais aujourd'hui qu'il rentre dans sa charge, il aura eu tant d'affaires.

BABET.

Si du moins, j'avais pu voir Félix, avant son départ.

GEORGES.

Allons, je veux que tu ayes autant de courage que lui.

AIR : *Du vaudeville de Constance.*

Va, son amour était sincère,
Et l'absence doit le toucher.

BABET.

C'est son devoir qu'il me préfère,
Je ne puis rien lui reprocher ;
Il sait obéir avec zele,
Cela doit adoucir mes maux.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Oui, puisqu'il est fidèle à ses drapeaux.

A l'amour il sera fidèle.

Ils rentrent dans la maison.

SCENE III.

LA TERREUR, *seul.*

J'AI entendu quelqu'un, (*quand Georges et Babet sont rentrés.*) Non, tout est calme. Voici le moment.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Quand tout ici sommeille
Et semble épouvante ;
Divine Liberté
Ton soldat toujours veille.
Toi qu'en ces lieux
Des furieux
Osent couvrir d'outrage ;
Toi qui, dans ce jour de danger,
As si bien su me protéger,
Ah ! quand je viens pour te venger,
Seconde mon courage.

Oui, oui, je veux leur laisser une preuve que notre zèle est au-dessus de tous leurs efforts.... Voyons un peu à nous reconnaître, malgré l'obscurité... C'est bien ici le lieu. Cette maison est celle du patriote Georges .. Rien à craindre de ce côté... Ceci est une grange comme celle qui m'a servi d'asyle toute la journée... dieu veuille que ce brave Félix, chargé par le général d'observer secrétement l'ennemi, ait pu s'en tirer comme moi.

SCÈNE IV.

FELIX, LATERREUR.

FELIX, *à part, dans le fond du théâtre.*

APRÈS tant de périls, voici donc l'instant du bonheur.

LATERREUR, *à part.*

Qui vient ici ?

FELIX, *à part.*

Avançons.

LATERREUR, *prenant un pistolet.*

Non, parbleu, je ne suis pas seul.

FELIX, *à part, s'armant aussi.*

Un ennemi, sans doute ; défendons-nous.

LATERREUR, *à part.*

Quelque vil satellite ! c'est son dernier moment.

ENSEMBLE.

Qui vive ?

ENSEMBLE.

Français. (*Ils répètent tout deux avec joie*) Français.

FELIX, *sautant au col de Laterreur.*

C'est la voix du brave Laterreur !

LATERREUR, *le serrant dans ses bras.*

C'est mon cher Félix !

ENSEMBLE.

AIR : *Où peut-on être mieux.*

Ah ! combien il est doux (*bis.*)
De retrouver un frère !
Les tyrans sont autour de nous ;
Deux bons français, (*bis*) savent les braver tous.

FELIX.

Je vois qu'au milieu de tes soins pour nos pauvres malades, tu auras oublié ta propre sûreté.

LATERREUR.

Et toi, as tu rempli l'ordre du général ?

FELIX.

Oui, assez heureusement pour n'être pas découvert. Dès cette nuit même, je retourne auprès de lui; ce poste est si impossible à bien garder, que la sortie ne m'embarrasse pas.

LATERREUR.

Ni moi; mais qu'est-ce qui te ramène ici ?

FELIX.

AIR : *Vaudeville de l'Officier de Fortune.*

Avant de quitter le village,
J'ai voulu du moins, en ce lieu,

De celle à qui l'amour m'engage,
Recevoir le dernier adieu.

LA TERREUR.

A ton courage, à ta tendrese,
Mon omi, je te reconnais.....
Braver la mort pour sa maîtresse,
C'est le devoir d'un bon français.

FELIX.

Mais, toi-même, puis je te demander....

LA TERREUR.

Même air.

Avant de quitter ce village,
J'ai voulu, pour dernier adieu,
De la Liberté qu'on outrage,
Replacer l'arbre dans ce lieu.

FELIX, *l'embrassant.*

A ce saint zèle qui te presse,
Mieux encor je te reconnais;
Elle est la première maîtresse
Que doit servir tout bon français.

Tu ne me refuseras pas l'honneur de t'aider?

LA TERREUR.

Et celle que tu aimes?

FELIX.

Elle n'en sera pas jalouse.

LA TERREUR.

Bien.... Commençons donc à l'instant.

FELIX.

Mais la nuit est si profonde, comment distinguer dans la forêt voisine, un des arbres que l'on choisit ordinairement pour cet usage?

LA TERREUR.

AIR: *Un jour Guillot, etc.*

Qu'importe en cet instant, mon frère,
Quel arbre il faudrait employer?

Puisque nous ne pouvons mieux faire,
Tout sera *chêne* ou *peuplier*.
Et lorsque déposant leurs armes,
Nos braves et nombreux guerriers,
De la paix goûteront les charmes,
Tous les arbres seront *lauriers*.

(*Il fait quelques pas vers le fond du théâtre.*)

Que vois-je ici, un vieux tronc ?

FELIX.

Non... autant que je me rappelle, c'est un ancien poteau, jadis chargé des armes du seigneur.

LA TERREUR.

Eh bien.... il faut qu'il nous serve; nous allons le purifier. Quelques branches entrelacées, ma cocarde au milieu, mon bonnet sur la cime, c'en est assez pour faire pâlir les tyrans; va donc couper quelques rameaux.

FELIX.

Oui, oui, tu as raison.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Les dieux auxquels mon cœur se donne
Chérissent la simplicité ;
Au dieu d'amour, tout sert de trône,
Et d'autel à la Liberté.

(*Il sort pour aller couper des branches.*)

LA TERREUR, *seul.*

Des fleurs, voilà le luxe qui l'environne ;
Voilà les nœuds dont ses fils sont liés,
Un bonnet rouge est sa couronne,
Celle des rois est à ses pieds.

Il attache sa cocarde au milieu du poteau.

Fort bien... Quelle sera demain, au reveil, la surprise des habitans et la colère des ennemis !

Il s'approche de la grange.

Voyons un peu si je ne trouverais pas ici...

Ils y entre et prend une échelle.

Bon... voici qui nous aidera dans notre ouvrage. (*Il va poser l'échelle derrière le poteau.*)

FELIX, *revenant chargé de rameaux.*

Mais avec quoi attacher ces branches ? Si nous avions quelques rubans... Babet, peut-être....

LA TERREUR.

Je t'entends.. mais, va, je te pardonne.

FELIX, *courant à la fenêtre.*

Babet, Babet.

LA TERREUR.

Que fais-tu donc ? Tu vas les éveiller tous... leur étonnement, leur joie nous trahiront.

FELIX.

Mais pourtant, à moins qu'un de nous deux ne l'appelle.

LA TERREUR.

Ma voix ne les étonnerait pas moins, et c'est ce premier moment de surprise .. (*On apperçoit une lumière.*)

FELIX.

Qui vient ici ?

LA TERREUR.

Taisons-nous.... (*Ils se retirent derrière le poteau.*)

SCENE V.

Les mêmes, DUVAL, *en habit noir, une lanterne à la main.*

DUVAL.

AIR : *Avec Iseult et les amours.*

Qu'il faut aimer à soixante ans,
Pour braver ainsi les ténèbres !

J'ai cru dans l'ombre, à tous momens
Voir quelques fantômes errans,
Ou d'anciens plaideurs mécontens
Les mines pâles et funèbres !
Qu'il faut aimer à soixante ans
Pour voyager dans les ténèbres !

Mais voici du moins sa maison... Venir chez eux de jour, c'eut été compromettre ma dignité; et s'il est un peu tard, leur procès me servira d'excuse.

LA TERREUR, *à part.*

Ah ! ah !

DUVAL.

AIR : *Daigne écouter, etc.*

Tout en feignant de leur parler d'affaire,
Je vais revoir cet objet séduisant;
Il est parti, l'amant qui sut lui plaire.....
On va m'aimer.... je suis seul à présent.

Il tire de sa poche une petite brosse.

LA TERREUR, *à Félix.*

C'est donc un rival ?

FELIX.

Oui, et brave comme tu vois.

DUVAL.

J'ai cru entendre parler... N'est-ce pas ici qu'était l'arbre que les nouveaux venus ont renversé ?... Il me semble voir voltiger autour quelqu'ombre de français.... Non, non... Rassurons nous... (*Il pose sa lanterne.*) et réparons un peu notre toilette. (*en se brossant*) Au fond, c'étaient d'assez bons diables, que ces Français.

LA TERREUR, *à part.*

Le maraud!

DUVAL.

Sans leur fureur de réformer les abus, et de me dire, à moi, que j'en étais un.

LA TERREUR, *à Félix.*

Il me vient une idée. (*Il s'approche doucement de Duval.*)

DUVAL.

Et puis, souvent, ils se moquaient de moi, en me faisant chanter Cadet Roussel... ça ira.

LA TERREUR, *éteignant la lanterne de Duval, et à voix basse.*

AIR : *Ça ira.*

Que dis-tu là ?

DUVAL.

Qui va là ? Qui va là ?
Juste ciel, on vient d'éteindre ma lanterne.

ENSEMBLE.

LA TERREUR et FELIX. DUVAL.

Ah ! qui va là ? (*ter.*)
Tu peux dire ici ton meâ culpâ. C'en est fait, disons un meâ culpâ.

DUVAL,

Etes-vous des esprits de français,
Pour me tourmenter revenus exprès ?

LA TERREUR et FELIX, *à part.*

Oui, c'est cela.

DUVAL.

Qui va là ?

LA TERREUR et FELIX.

C'est cela.

DUVAL, *tombant à genoux.*

Dans ce lieu sacré, messieurs, je me prosterne.
Ah ! de leurs mains, rien ne me sauvera.....

ENSEMBLE.

LA TERREUR et FELIX. DUVAL.

Tu peux dire ici ton meâ culpâ. C'en est fait, disons un meâ culpâ.

DUVAL.

Bons Français, épargnez un pauvre juge.... (*A part.*) Cadet Roussel pour les adoucir.

AIR : *De Cadet Roussel.*

J'ai, peut-être, de tems en tems,
Reçu des cadeaux innocens,
Et brusqué le bon sans-culotte,
Ce qui n'est pas très-patriote ;
D'ailleurs vraiment,
Messieurs, je suis un bon enfant,

LA TERREUR et FELIX, *tandis que Duval répète les deux derniers vers.*

Ah ! ah ! vraiment,
L'aveu de sa part est charmant.

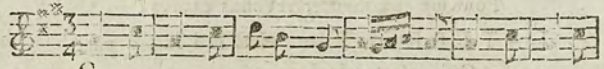
LA TERREUR, *à Duval.*

Je m'en souviendrai.

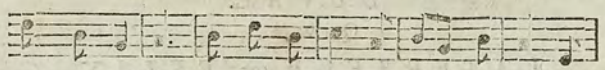
DUVAL, *se jettant de l'autre côté.*

Bon dieu ! mais si c'était au contraire quelqu'un des nouveaux venus ; je ne sais à qui j'ai affaire. Je me trahis comme un sot. Plus de Cadet Roussel.

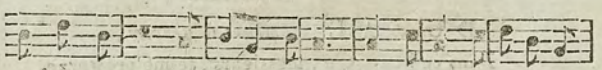
Air Allemand.



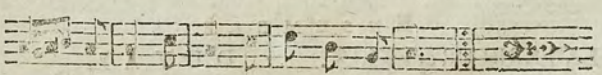
Si j'ai pu te - nir ce lan - ga - ge, Ne l'im-pu-tez



qu'à mon ef- froi, Je suis un ju - ge droit et sa - ge,



Qui ne con-sul- te que la Loi, Jamais personne en ce vil-



la - ge, Ne fut plus in - té - gre que moi.

LA

LA TERREUR.

Malheureux, tu ne viens donc ici que pour voir Babet ?

DUVAL.

Ah ! je l'avoue, à ma honte.

LA TERREUR.

Eh bien, appelle-la tout de suite.

DUVAL.

Cela n'est pas nécessaire, je vais entrer chez elle.

LA TERREUR.

C'est nous-mêmes qui voulons lui parler.

DUVAL.

Et il faut que je l'appelle pour vous ?

LA TERREUR.

Si tu ne repètes tout haut mes paroles, tu es perdu.

AIR : *Dans cette maison, à quinze ans.*

(*A voix basse.*)

Babet, dont je chéris les loix,
Pour un moment daigne paraître.

DUVAL, *répète d'une voix tremblante.*

Babet, dont je chéris les loix,
Daignez vous mettre à la fenêtre.

LA TERREUR.

Bien.

Et si j'emprunte ici la voix
De celui que ton cœur déteste.

DUVAL.

Comment donc ?

LA TERREUR.

Allons.

Et si j'emprunte ici la voix,

DUVAL.

Et si j'emprunte ici la voix....
Daignez m'épargner le reste. (*bis.*)

FELIX.

Paix.

Même air.

Déjà l'on nous entend, je crois,

LATERREUR, *emmenant Duval du côté de la grange.*

Voilà qu'on ouvre la fenêtre.

FELIX.

Babet.

BABET, *ouvrant sa croisée.*

Qui m'appelle !

FELIX.

C'est moi.

BABET.

O ciel !

FELIX.

Peux-tu me méconnaître,
Descends, et sur-tout point d'effroi.
(*Babet se retire de la fenêtre, pour descendre.*)
Le moindre bruit serait funeste.

LATERREUR, *à Duval, le poussant dans la grange.*

Voilà ce qu'on voulait de toi. (*bis.*)

DUVAL.

Voilà ce qu'on voulait de moi.

LATERREUR.

Va, nous t'épargnons le reste. (*bis.*)

DUVAL.

O ciel! je passerai ici la nuit!

LATERREUR.

Non, si tu sais y être tranquille, et tu le seras, j'espère, pour ton honneur, (*en l'enfermant*) et pour notre sûreté.

SCENE VI.

LATERREUR, FELIX, BABET.

ENSEMBLE.

BABET.

AIR : *On dit qu'à quinze ans.*

O momens charmans !
C'est lui, c'est l'amant que j'adore !

FELIX.

O momens charmans !
Dans mes bras je la presse encore !

TOUS TROIS.

O momens
Charmans !

LATERREUR.

Que j'aime à voir ces deux amans.

BABET et FELIX.

Qu'ils font oublier de tourmens.

BABET.

Mais qu'un mot me rassure.

LATERREUR.

S'il ose te revoir,
C'est du moins, je le jure,
Sans trahir son devoir.

ENSEMBLE.

O momens charmans, etc.

BABET.

Comment avez-vous fait pour revenir ?

LA TERREUR.

Le ciel nous a conservés l'un et l'autre.

FELIX.

Et nous sortirons d'ici sans danger.

BABET.

C'est donc un dernier adieu?

FELIX.

Rassure-toi ; nous n'avons quitté ces lieux que pour y revenir bientôt en plus grand nombre.

LA TERREUR.

En attendant, il veut te jurer sa constance sur l'autel de la liberté.

BABET.

Il n'existe plus.

FELIX.

Nous l'avons fait revivre.

BABET.

Est-il possible !

LA TERREUR.

C'est à toi d'embellir ce que nous avons commencé.

BABET.

Oui, oui, je partage avec joie votre zèle et vos dangers.

LA TERREUR.

AIR : *Zic et zoc.*

Eh ! vîte, ensemble, heureux amans,
Arrangez les rubans ;
Quand il se fait deux à deux
L'ouvrage n'en va que mieux.

FELIX et BABET, *répètent.*

Quand il se fait deux à deux
L'ouvrage n'en va que mieux.

LATERREUR.

Que ne suis-je encor dans l'âge
Où le cœur aime et s'engage,
Où l'on forme ces doux nœuds !
Car la Liberté préfere
Aux vœux du célibataire,
Ceux qu'on offre deux à deux.

FELIX et BABET.

Eh ! vîte, sans perdre de tems,
Arrangeons les rubans.
Quand il se fait deux à deux
L'ouvrage n'en va que mieux.

LATERREUR.

Eh ! vîte, ensemble, heureux amans,
Arrangez les rubans.
Quand il se fait deux à deux
L'ouvrage n'en va que mieux.

TRIO.

BABET, *montrant le ruban qu'elle a détaché de ses cheveux.*

AIR : *Le voilà ce billet joli.* (d'Azémia.)

Le voilà ce ruban chéri,
Gage de ta tendresse.

FELIX.

Qu'à porté ma maîtresse.

TOUS TROIS.

Couronnons (*bis.*) la déesse.

BABET.

Des présens de mon tendre ami.

TOUS TROIS.

Ah ! sans doute, ils lui plairont aussi.

Ils ornent le poteau de branches et de rubans.

BABET, *regardant avec inquiétude.*

On vient ici, je crois entendre.

BABET.

ENSEMBLE. Dieu ! si l'on venait vous surprendre !

LATERREUR et FELIX.

Qui songerait à nous surprendre !

BABET.

J'aime, j'aime ; puis-je donc rester sans effroi !

ENSEMBLE. LATERREUR et FELIX, *à Babet.*

Employons ces momens, et sur-tout point d'effroi.
Nous sommes près de toi.

TOUS TROIS, *regardant l'arbre.*

Oh ! quel bonheur, l'ouvrage avance !

LA TERREUR, *aux deux amans.*

Sur cet autel, en récompense,
Qu'hymen à son tour

ENSEMBLE.

Qu'hymen à son tour
Bientôt, (*bis.*) couronne votre / notre amour.

FELIX.

Le voilà ce ruban chéri, etc.

LA TERREUR,

Courage..... malgré nos ennemis nous viendrons à bout de parer l'arbre de la liberté.

AIR : *Jeunes amans cueillez des fleurs.*

Loin de céder à leur fureur,
Son culte renaît de lui-même.

BABET, *à Félix, en arrangeant l'arbre avec lui.*

Loin de changer, toujours mon cœur
Revole vers celui qu'il aime.

LA TERREUR.

Envain les rois sont conjurés,
Elle n'obtient que plus d'hommage.

BABET, *à Félix.*

Envain nous serons séparés,
Nos cœurs s'aimeront d'avantage.

BABET.

Ce peu de rubans ne suffit pas, je cours chercher ceux que j'ai sauvés aujourd'hui, quand vos ennemis le faisaient abattre. (*Elle rentre chez elle.*)

LA TERREUR.

Mais cela n'est pas déjà très-mal.

LA TERREUR et FELIX.

AIR : *De la carmagnole.*

Liberté, de tes deux enfans,
Reçois les vœux et les sermens ;
Peut-être ce moment si doux
Doit être le dernier pour nous.

(*Ils s'embrassent.*)

C'est du moins sous tes yeux
Que nous mourrons tous deux !

(*gaîment et en dansant.*)

Dansons la carmagnole, etc.

FELIX.

Puissent bientôt ceux qui lui font la guerre, l'adorer comme nous.

LA TERREUR.

Encore un peu de tems, de bons raisonnemens, sans préjudice de ceci, (*montrant son sabre.*) et tout ira bien. (*Regardant l'arbre.*) Il ne manque plus ici que mon bonnet, et quelques rameaux vers la cîme.

FELIX.

Je vais monter.

LA TERREUR.

Non, reste en bas avec Babet. Vous me passerez les rubans et les branches.

BABET, *de sa fenêtre, en jetant les rubans.*

Tiens, Félix, en voici toujours quelques-uns.

LA TERREUR, *au haut de l'arbre.*

Dans quelques minutes nous pourrons ouvrir à notre prisonnier.

On entend battre la générale dans le lointain.

BABET, *à sa fenêtre, et serrant dans sa poche les rubans qu'elle allait jeter.*

Bon dieu! voilà vos ennemis, fuyez !

LA TERREUR, *au haut de l'arbre.*

Nous !

FELIX, *à Babet.*

Que dis-tu ?

BABET.

Il en est tems encore !

AIR : *Puisque tout s'arrange, de grace.*

O ciel ! voulez-vous les combattre !

FELIX.

Fuir, quand l'autel est menacé !

LA TERREUR.

Qu'ils viennent encor pour l'abbattre,
Moi, je reste où je suis placé. (*bis.*)

FELIX, *s'approchant du poteau.*

A ce poste il faut les attendre.

LA TERREUR, *lui faisant signe de se mettre sous les branches.*

A son sort il faut nous lier,
Et de cet arbre tout entier,
Nous emparer, pour le défendre. (*bis.*)

SCENE VII.

Les mêmes, TROUPE DE SOLDATS ENNEMIS, UN CAPORAL *à leur tête : ils défilent jusqu'à l'avant scène, dans le plus grand silence. Laterreur est au haut de l'arbre. Felix en bas, embrasse cet arbre d'une main, et de l'autre tient son sabre nud. Babet est à sa fenêtre : la nuit dure toujours,*

LE CAPORAL, *faisant faire halte.*

PORTEZ..... armes.
Posez..... armes.
Messieurs, c'est ici, dit-on, que les paysans, je ne sais pourquoi, doivent s'assembler au point du jour, et l'on veut par précaution, que nous gardions cette place.

BABET, *se retirant de la fenêtre.*

O ciel! courons du moins éveiller mon père.

FREDERIC, *un des soldats, à Jean, autre soldat.*

Ça va nous faire aimer des habitans.

FREDERIC et JEAN, *ensemble.*

AIR : *A qui parler.*

Pendant la nuit entière
Nous resterons ici!

ALBERT, *autre soldat.*

Ils ne s'attendent guère
A nous y voir aussi.

Laterreur et Félix répètent avec les soldats,

A nous y voir aussi.

LE CAPORAL.

Vers ce poste, si quelqu'un s'avance,

Les deux Français montrant l'arbre, répètent aussi,

Vers ce poste, si quelqu'un s'avance,

LE CAPORAL.

Et vient pour nous troubler,
On veut, qu'ici, d'avance,
Il trouve à qui parler.

Les deux Français avec le chœur.

A qui parler, à qui parler.

(Les soldats quittent leur rang.)

FREDERIC.

Parbleu, caporal, voilà une belle commission.

ALBERT.

Puisque c'est l'ordre.

FREDERIC.

Ça n'en vaut pas mieux.

LA TERREUR, *à Félix.*

Ecoutons.

LE CAPORAL.

Il me semble que nous pourrions, du moins, chercher quelque abri; justement voici une grange qui fera notre affaire. *(Il ouvre la grange, et Duval se hâte d'en sortir.)*

SCÈNE VIII.

Les mêmes, DUVAL.

LE CAPORAL et LES SOLDATS.

AIR: *Souvenez-vous-en.*

EH! que vois-je, un homme ici?

DUVAL.

Hélas! messieurs, grand merci.

LE CAPORAL.

Tu n'étais pas là pour rien ?

DUVAL, *les prenant pour les mêmes qui l'ont renfermé.*

Vous le savez bien. (*bis.*)

LE CAPORAL.

Qu'attendais-tu, sans mentir ?

DUVAL.

Rien, que d'en pouvoir sortir.

LE CAPORAL.

Qui t'avait mis ici ?

DUVAL, *se frottant les yeux.*

Ah ! pardon, la frayeur me trouble. Est-ce que vous n'êtes pas des Français !

ALBERT.

Que veux-tu dire !

DUVAL.

Ils m'ont poursuivi toute la nuit.

LE CAPORAL.

Ils sont donc revenus exprès pour toi ?

DUVAL.

Hélas ! oui, c'était des revenans.

ALBERT.

Il est fou.

DUVAL.

Non, messieurs, je suis le juge du seigneur.

FREDERIC.

Voilà donc pourquoi tu les crains si fort !

DUVAL

AIR : *En quatre mots, etc.*

Vous pouvez croire à ce que je vous dis ;
Par des revenans, des esprits,

Je viens d'être surpris.
Oui, messieurs, je suis sincère ;
Ils ont éteint ma lumière,
A mon grand souci.
Puis, en grand nombre, hélas ! ils m'ont saisi,
M'ont fait chanter aussi ;
M'ont, enfin, mis ici.
Voilà, je crois, en raccourci,
Le tout bien éclairci.

LE CAPORAL.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

T'es-tu flatté qu'on se payerait
Des contes que tu viens nous faire ?

FREDERIC.

C'est qu'il est ivre, ou qu'en secret
Il attendait quelque bergère.

DUVAL.

En vérité c'est m'offenser ;
Et de nouveau, je vous proteste.....

LE CAPORAL, *le mettant dehors.*

Eh bien, vas-tu recommencer !
Va, nous t'épargnons le reste.

DUVAL, *en s'en allant.*

Je n'entends aujourd'hui que ce maudit refrein.
Chacun m'épargne le reste.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

Les mêmes, GEORGES, BABET.

Une partie des soldats s'assied par terre, près de la grange; d'autres, près de la maison de Babet.

Frédéric, un des interlocuteurs, est auprès du caporal.

Albert, de l'autre côté.

Laterreur et Félix gardent toujours l'arbre, tout prêts à le défendre, si on en approche.

GEORGES *paraît à la fenêtre avec Babet, et regardant le poteau.*

QUOI!.... là... tous les deux!

ALBERT, *en s'asseyant.*

Des Français ici!

FREDERIC.

Bon!

LE CAPORAL.

Ma foi, s'ils ressemblent tous à ce diable de canonnier qui, ce matin, s'est ouvert un passage.... C'était un brave homme.

JEAN.

Il aurait eut la hardiesse de revenir!

LATERREUR.

Pourquoi pas!

ALBERT et FREDERIC.

Hein!

BABET, *avec empressement.*

Messieurs, vous comptez donc passer ici le reste de la nuit?

LE CAPORAL.

Eh mais, c'est la voix d'une jeune fille.

GEORGES.

Avec son père. En ce moment, pourrions nous dormir!

FREDERIC.

Ma belle enfant, nous causerons ensemble.

BABET.

Nous ne pourrions peut-être pas nous entendre.

ALBERT.

Est-ce qu'elle est aussi patriote?

FREDERIC.

Qu'est ce que ça te fait!

ALBERT, *à Babet.*

Vous aimiez donc bien les Français!

BABET.

AIR : *De la croisée.*

Ils ne surveillaient point ici,
Ni ne songeaient à nous contraindre;
Ah! que ne pouvons nous aussi
Vous chérir plutôt que vous craindre.
Mais, par tant de sévérité
Gagne-t-on les cœurs, je vous prie!
L'amour chérit la Liberté!

LA TERREUR, *du haut de l'arbre.*

Et vous, la tyrannie.

ALBERT, *à Georges, croyant que c'est lui qui a parlé.*

Papa, qu'osez-vous dire?

Et nous, la tyrannie.

GEORGES, *à Babet.*

Laissons les dans l'erreur.

Le petit jour commence à paraître.

LE CAPORAL.

Tais toi, ne lui avons nous pas permis de parler ?

FREDERIC, *à Albert.*

Comme tu prends feu.

ALBERT.

Je n'aime pas qu'on m'appelle tyran.

FREDERIC.

Ni moi... Que faisons nous donc ici ?

LE CAPORAL.

Mais je croirais que notre séjour n'y sera pas long. Sans doute que les Français vont revenir en force, car déjà l'on fait filer notre détachement.

FREDERIC.

Comme, pourtant, ces Français sont actifs !

ALBERT.

A la bonne heure ; ça c'est vrai.

FREDERIC.

Ça ne se rebute de rien.

LE CAPORAL.

Ça n'a qu'une seule volonté.

ALBERT.

Mais d'où cela vient-il ?

AIR : *Chansons, chansons.*

Quand d'autres ne s'accordent guères,
Quel dieu les unit tous en frères ?

LA TERREUR.

L'Egalité.

FREDERIC *et les soldats, qui croyent toujours que c'est Georges qui a parlé.*

L'Egalité !

ALBERT.

Quand notre courage se lasse,
Quel dieu soutient donc leur audace ?

LA TERREUR.

La Liberté.

FREDERIC, *regardant Gorges.*

Le papa pourrait avoir raison.

ALBERT.

AIR : *De la croisée.*

Mais, en république, on prétend
Qu'ils ont tous fait serment de vivre.

FREDERIC.

Eh bien, un peuple si puissant
N'a que ses volontés à suivre.

LE CAPORAL.

Je vois que c'bien pour eux si doux,
A la fin sera leur partage.

FREDERIC.

Amis, nous autres, qu'aurons nous ?

LA TERREUR.

Des rois et lesclavage.

LES SOLDATS, *en secouant la tête.*

Des rois et l'esclavage.

JEAN.

Mais, caporal, qu'est-ce que c'est donc qu'une République?

ALBERT, *se tournant du côté de Georges.*

Ma foi, le papa le saurait, peut-être, encore mieux que nous.

GEORGES,

GEORGES, *s'empressant de répondre pour empêcher Laterreur de se trahir.*

AIR : *Que le sultan Saladin.*

On est frère et citoyen.

LES SOLDATS.

Frère et Citoyen.

(*Le jour augmente.*)

GEORGES.

On a ses droits pour soutien ;
La loi seule est souveraine.

BABET.

Le soldat d'vient capitaine,
S'il est brave et s'il sert bien ;

ALBERT, *regardant les autres.*

C'est bien.

CHŒUR *de soldats, se regardant de même.*

(Oui.)

C'est bien.

ALBERT, *vivement.*

Je n' m'étonne plus en rien
Si l'on a pour desir unique,
La république.

LES SOLDATS, *en chœur.*

La république.

ALBERT.

Notre caporal serait donc capitaine ?

FREDERIC.

Et v'la pourquoi nos officiers ne veulent pas que nous raisonnions ensemble.

ALBERT.

Je commence à croire que ça ne ferait pas leur affaire.

JEAN.

Eh bien! notre état-major n'a qu'à aller combattre les Français.

FREDERIC.

Et nous ?

LA TERREUR, *du haut de l'arbre, d'une voix forte.*

Vous! (*Refrein de l'air de la Carmagnole.*)

Manger à leur gamelle,
Vive le son, vive le son....

LE CAPORAL, *se levant, ainsi que les autres soldats.*

L'air de la Carmagnole! Il y a ici un Français.

BABET.

Tout est perdu.

FELIX.

Le voici.

LA TERREUR, *en descendant.* (*Il fait grand jour.*)

Et moi donc, qui viens de couronner l'arbre de la liberté!

LES SOLDATS, *s'approchant pour regarder de près.*

L'arbre de la liberté!

FELIX.

Nous l'avons relevé ensemble.

LA TERREUR.

Vous le voyez, ce canonnier qui n'a pas craint de revenir.

GEORGES, *accourant.*

AIR : *L'amour est un enfant trompeur.*

J'aurai le sort de mes amis,
J'en suis digne, peut-être.

BABET, *se précipitant au milieu des soldats.*

Ils ne sont point vos ennemis,
Sachez les mieux connaître.

Aux yeux des rois et des tyrans,
Leur crime est d'être independans ;
Comme eux, vous pourriez l'être.

LES SOLDATS.

Comme eux, nous pourrions l'être.

LA TERREUR, *vivement aux soldats.*

AIR : *Sans vin, sans amour, sans gaîté.*

Vous êtes dignes du langage
Que m'inspira la vérité ;
J'ai vu qu'en secret l'esclavage
De vos cœurs blesse la fierté.
Je suis sûr de votre courage ;
Tombons devant la Liberte.

LES SOLDATS, *se mettant à genoux.*

Tombons devant la Liberté.

SCENE X.

Les mêmes, TOUS LES PAYSANS, GUILLAUME.

GUILLAUME.

O ciel ! qui nous a prévenus, quels cris de joie !

LA TERREUR, *aux paysans.*

Même air.

Amis, approchez sans alarmes.

LE CAPORAL.

Nous vous jurons fraternité.
(*Montrant les deux français.*)
Ils nous ont fait sentir les charmes,
Tout le prix de l'Egalité.
Désormais, déposant nos armes,
Nous adorons la Liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous adorons la Liberté.

Les paysans se mettent à genoux devant l'arbre.

CHŒUR DES VILLAGEOIS.

AIR : *Point de colère, l'hymen attend.*

Etre suprême,
Qu'à ses autels
Tous les peuples viennent de même.
Etre suprême,
Que les mortels
S'unissent de nœuds éternels.

GEORGES, *se levant et joignant ensemble les mains de Babet et de Félix.*

Par un saint nœud que l'on s'engage
Aux yeux de la divinité ;
De deux cœurs le tendre esclavage
Est permis par la Liberté.

CHŒUR.

Etre suprême, etc.

BABET, *arrachant aux soldats leurs cocardes, et leur distribuant les rubans qu'elle avait été chercher chez elle.*

Pour partager ce jour de fête,
Foulez ce signe détesté ;
A l'envi, parés votre tête
Des couleurs de la Liberté.

CHŒUR.

Etre suprême, etc.

SCENE XI et DERNIÈRE.

Les précédens, DUVAL.

DUVAL, *accourant.*

O mes enfans! recevez moi au milieu de vous, grande nouvelle, les Francais ont encore eu la victoire; ils reviennent ici.

LE CHŒUR.

Vive la liberté.

DUVAL.

Pour moi, je l'avais bien prévu, car j'ai rêvé d'eux toute la nuit ; mais que vois-je ! L'arbre de la liberté ! des Français ! voilà donc mes revenans.

LA TERREUR.

Ah ! ah ! monsieur le juge du seigneur, l'homme aux petits cadeaux innocens.

DUVAL.

AIR : *Du vaudeville de la Soirée Orageuse.*

Tous mes secrets vous sont connus ;
Qu'auprès de vous je trouve grace ;
C'en est fait, je ne prétens plus
Garder ni Babet, ni ma place.
C'est pour mon bonheur, qu'aujourd'hui,
A l'amour mon cœur se dérobe.

LA TERREUR.

Et c'est pour le bonheur d'autrui
Qu'en ce jour il quitte sa robe.

LE CHŒUR.

Et c'est pour le bonheur, etc.

GEORGES.

Mes amis ; allons tous, en chantant, au devant des Français. (*Aux soldats.*)

AIR : *De la carmagnole.*

Et vous, nouveaux républicains,
Partagez nos joyeux refreins ;
Car c'est par l'aimable gaîté,
Toujours chère à la Liberté,
Qu'il faut, dès cet instant,
Des droits que l'on reprend,
Commencer l'exercice,

BABET *donne la main au caporal, et ils dansent tous en rond.*

Vive le son, etc. (*bis.*)

LE CAPORAL.

Vos décrets ne permettent pas
Qu'nous vous suivions dans les combats ;
En attendant qu' par notre cœur
J'ayons mérité cet honneur ;
A vos enfans, du moins,
Consacrant tous mes soins,
J'apprendrai l'exercice,
Vive le son, etc. (*bis.*)

LES SOLDATS.

J'apprendrons l'exercice,
Vive le son du canon.

LA TERREUR, *à Félix.*

Jusqu'ici, mon brave sergent,
Tu sus former le régiment ;
Puisque, partageant nos travaux,
Nos compagnes sont des héros,
Il te faut, des ce jour,
A Babet, à son tour,
Apprendre l'exercice,
Vive le son, etc.

LES SOLDATS.

Vive le son, etc.

FELIX.

Jeunes beautés, dont les amis
Sont allés servir leur pays,
Ah ! croyez-moi, séchez vos pleurs,
La guerre formera leurs cœurs,
Et dans un tems plus doux,
Ils viendront près de vous,
Plus forts sur l'exercice,
Vive le son, etc.

LES SOLDATS.

Vive le son, etc.

BABET, *au Public.*

La Liberté, chère aux français,
A seule inspiré ces couplets ;
Daignez juger en ce moment,
Plutôt le but que le talent.
Trop heureux ces refreins
S'ils pouvaient à vos mains
Donner de l'exercice,
Voilà le son, voilà le son,
Toujours cher et propice,
Qu'on cherche même en chanson.

FIN.

PROPRIÉTÉ.

JE déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux, tout Directeur de Spectacles qui, au mépris des Loix existantes, pour la conservation de la propriété, ferait représenter LE POSTE ÉVACUE, ainsi que tout Imprimeur qui s'en permettrait une contrefaçon.

Paris, ce 11 Prairéal, l'an deux de la République Française, une et indivisible.

Signé, J.-M. DESCHAMPS.

LE Catalogue des pièces de Théâtre se distribue, *gratuitement*, chez le Libraire du Vaudeville, ou à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44.